

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Littérature québécoise et écrivains immigrants

Peter G. Klaus

Number 66, Summer 1992

De l'autre littérature québécoise, autoportraits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38939ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Klaus, P. G. (1992). Littérature québécoise et écrivains immigrants. *Lettres québécoises*, (66), 3–4.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Comment le Québec vit avec ses minorités, vit avec ses immigrants qui prennent la parole en littérature, qui commencent à façonner ou contribuent à façonner une littérature «in the making» et qui revendiquent leur place dans la société qui les accueille ?

Afin de trouver réponse à cette question, je me suis permis d'interroger quelques auteurs, éditeurs, critiques et professeurs. Ainsi, j'ai pu m'entretenir avec Lise Gauvin et Gaston Miron, auteurs des *Écrivains contemporains du Québec*, Lucie Robert et Jacques Allard, professeurs au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), Hélène Dumas du Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD), Réginald Martel, critique littéraire à *La Presse*, Jean Royer, ex-journaliste du *Devoir*, écrivain et directeur littéraire des Éditions de l'Hexagone, Jacques Lanctot, directeur du groupe Ville-Marie qui chapeaute les Éditions de l'Hexagone, VLB éditeur et Les Quinze. Dilettante en la matière, mes notes sont fragmentaires et reflètent surtout l'esprit dans lequel se sont déroulées ces conversations et non pas le mot à mot des prises de position de mes interlocuteurs.

La teneur générale de ces entretiens informels a été très positive quant à la réception individuelle de la contribution littéraire de ces écrivains du Québec, qui ne sont pas nés Canadiens encore moins Québécois, communément appelés «Néo-Canadiens» ou «Néo-Québécois». Tous mes interlocuteurs franco-québécois de souche (pour marquer la distinction sémantico-ethnique) ont réagi avec beaucoup de sensibilité à l'émergence des «néo» en littérature. Ils interprètent comme un défi posé aux Québécois eux-mêmes l'arrivée des «néo» en littérature, car le fait littéraire néo-québécois¹ a eu pour eux l'effet d'avoir à se poser ou se reposer la difficile question de l'appartenance (Gauvin). Tandis que la plupart d'entre eux ne réservent pas de «cases» (le mot est de Jacques Allard) particulières à tel ou tel groupe ethnique, d'autres pensent qu'il faut distinguer les écrivains d'après leur appartenance ethnique. Cette distinction permettrait selon Jean Royer de préciser les liens, les métissages culturels.

Pour Gaston Miron, l'arrivée des «immigrants» d'horizons divers a permis aux Québécois de s'ouvrir à l'Autre, de s'ouvrir à d'autres horizons. L'impact le plus marquant était pour lui la venue des Haïtiens (Miron ne donne pas dans le «name dropping») dans les années 1960 avec leurs activités culturelles, littéraires en particulier, le foisonnement de leurs publications (notamment le grand nombre de recueils de poésie), la fondation de revues et de maisons d'édition. Là où Miron découvre une dynamique souhaitée et souhaitable venue de l'extérieur qui exerce son influence sur la création québécoise, Lise Gauvin constate que les immigrants écrivains tels Alice Parizeau, Naïm Kattan et Suzanne Lamy sont essentiels pour la constitution du corpus littéraire québécois. Mais, s'interroge-t-elle, que penser d'Antonine Maillet ou de Gérard Étienne qui est écrivain haïtien, et défenseur de la francité acadienne à Moncton ? Jacques Allard va également dans ce sens lorsqu'il remarque plutôt une québecité plurielle à l'œuvre dans les textes des Néo-Québécois que des littératures minoritaires à l'intérieur d'une littérature mineure.

La production littéraire des Néo-Québécois, dit Lise Gauvin, a eu pour effet une sensibilisation progressive. Elle a contribué à poser d'une autre manière des questions essentielles. Ainsi la création de la revue *Vice Versa* et le lancement du projet «transculturel» par leurs initiateurs a permis de

revoir autrement les problèmes de «langue et identité», de la langue et de la littérature au Québec, de refaire la discussion, de différencier entre langue de la culture et langue de l'État, en mettant continuellement en cause le statut politique de la langue.

Mais ce projet «transculturel» n'est pas vu de la même manière par tout le monde. Jean Royer est plutôt critique par rapport à ce projet qui, selon lui, crée une nouvelle solitude, puisque la «transculture» ne laisse pas de place à de véritables échanges. Pour Réginald Martel, le discours «transculturel» de *Vice Versa* est trop intellectuel. Le journaliste de *La Presse* y détecte même un manque de souplesse, un degré de réflexion très pointu, un projet qui ne s'engage pas dans le quotidien et ne développe pas de dynamique d'échanges. Le film *Caffè Italia* de Paul Tana a fait beaucoup plus pour la compréhension inter-communautaire, conclut-il.

Lucie Robert voit dans le phénomène «néo-québécois» (en général et en littérature) un problème foncièrement montréalais. Selon elle, le projet transculturel de *Vice Versa* est orienté vers l'ensemble de la communauté montréalaise, pensé pour les intellectuels montréalais.

On aura remarqué que certains noms d'auteurs néo-québécois sont cités par plusieurs de mes interlocuteurs. Certains cas illustrent, en dehors d'une biographie passionnante, des phénomènes individuels d'intégration, d'assimilation ou leur contraire. Vu l'importance de la langue française pour la survie du Québec tel qu'il est, il n'est donc pas surprenant de constater que les publications en langue anglaise d'auteurs néo-québécois (comme Filippo Salvatore, cité par Jacques Allard) passent presque inaperçues au Québec.

Le cas est différent pour des auteurs comme Antonio D'Alfonso et surtout pour Marco Micone, tous deux reconnus pour leur implication dans le milieu littéraire québécois. D'un autre côté, un auteur haïtien comme Dany Laferrière, récupéré par les médias après le succès de son roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*



(1985), n'apporte pas grand-chose à l'analyse de la communauté haïtienne. Le jugement est de Réginald Martel.

Par contre, Gérard Étienne est considéré par Jean Royer comme quelqu'un d'intégratif qui veut aider à construire une société solidaire. Jacques Allard trouve que de toute façon ce sont les Haïtiens qui constituent le groupe le mieux intégré. Il cite, lui aussi, Émile Ollivier et ne peut que souscrire à la critique élogieuse de Jean Basile dans *Le Devoir* au sujet de son dernier roman *Passages*.

Lorsqu'on aborde la question du «genre littéraire» privilégié par les Néo-Québécois, les critiques interrogés constatent que l'activité des écrivains venus d'ailleurs se concentre notamment dans les domaines du roman et de la poésie. Le théâtre est un genre délaissé par la plupart des auteurs qui nous intéressent ici, à l'exception de Marco Micone. D'après Jean Royer, la réception des pièces de Micone démontre un intérêt renouvelé, mais il constate aussi que le théâtre de cet auteur italo-québécois est par trop didactique pour être du vrai théâtre. L'effet médiatique de ces pièces a été obtenu grâce à la thématique migrante.

Dans la poésie, une grande impulsion et une influence remarquées viennent de la part de poètes néo-québécois intégrés dans le circuit littéraire du Québec des années 1960. Jean Royer cite comme exemples contradictoires les poètes haïtiens Anthony Phelps et Serge Legagneur. Il note également un impact certain exercé par des auteurs néo-québécois comme Michel van Schendel, Alain Horic, Anne-Marie Alonzo, Marilú Mallet, Marie Cardinal, Jean-Pierre Ronfard, etc. Mais tous ces auteurs cités ne sont pas reçus par la critique et par le public comme des auteurs néo-québécois. La réception est variable selon les communautés culturelles. Ils sont souvent reçus comme Français lorsqu'ils ont été publiés en France.

L'auteur doit d'abord intéresser le public, dit Lucie Robert. C'est la qualité qui doit prévaloir, et c'est là que le bât blesse, car selon Jean Royer, si la réception est bonne pour certains écrivains néo-québécois, il ne voit pas beaucoup de bons écrivains.

D'après Hélène Dumas, le théâtre n'est pas le champ d'action préféré des écrivains venus d'ailleurs. Une partie de la réponse à cet aspect des choses réside certainement dans le fait que le théâtre a son langage codé, que les productions

demandent beaucoup d'efforts et surtout une infrastructure coûteuse.

Par ailleurs, il faut constater que le milieu du théâtre québécois a été fortement marqué par des immigrés français. De nombreux metteurs en scène des années 1960 ont leur origine dans l'Hexagone. Certains, comme Jean-Pierre Ronfard, continuent à exercer une influence sûre et déterminante. On apprend aussi que l'École nationale de Théâtre a été fondée en 1960 par Michel Saint-Denis, un Français, et que le Théâtre de Quat'Sous a vu le jour grâce à un ancien Compagnon de la Chanson, Paul Buissonneau.

Un nom d'auteur revient pourtant toujours, celui de Marco Micone. Son théâtre, jugé trop didactique, a cependant été bien reçu par la critique et par le public, nous informe Hélène Dumas. La problématique immigrante se voit reflétée également dans une pièce d'Abla Farhoud, une Québécoise d'origine libanaise. Hélène Dumas cite d'autres noms d'auteurs néo-québécois qui ont consacré une partie de leur œuvre au genre dramatique (Alice Parizeau, Jean Basile, Marie Cardinal — le choix est arbitraire).

Elle attire aussi l'attention sur le fait qu'il y a de plus en plus de pièces dont la thématique tourne autour des problèmes des autochtones (cf. les pièces de Bernard Assiniwi, d'An Antane Kapesch, etc.). Dans ce contexte, Réginald Martel pense qu'il faudrait parler aussi des écrivains québécois qui ont consacré une bonne partie de leur œuvre aux minorités du Québec. Il cite surtout Jacques Ferron et Yves Thériault.

Une évolution récente au théâtre québécois : les auteurs québécois s'ouvrent davantage vers l'ailleurs. C'est ainsi que les pièces de Marie Laberge se passent souvent ailleurs qu'au Québec, ce qui comporte nécessairement un changement de langue.

Pour conclure : selon Lise Gauvin certains auteurs néo-québécois ont été extrêmement bien reçus par la critique, par les médias (Émile Ollivier, Antonio d'Alfonso, par exemple). C'est surtout le cas des romanciers, la poésie étant en général moins bien reçue. À part quelques exceptions, les écrivains néo-québécois ont les mêmes problèmes de réception que les autres, et ceci à un tournant de l'histoire de l'édition au Québec. Les éditeurs sont maintenant mieux organisés, ont des attaché-e-s de presse et s'associent de plus en plus souvent à des éditeurs français (Boréal est distribué en France par Le Seuil, Leméac coédite avec Actes Sud, etc).

La critique, quant à elle, semble également jouer davantage le rôle qui lui incombe (d'où le nombre croissant de comptes rendus dans les revues), ce

qui est un avantage pour la diffusion interne d'abord. Depuis quelque temps, la littérature québécoise est également plus présente dans les librairies. Lucie Robert conteste cette affirmation. L'enseignement de la littérature au secondaire, dans les cégeps, est certes un facteur important. Mais, s'interroge-t-elle, que faire lorsqu'une bonne partie de la jeunesse scolarisée, surtout la jeunesse immigrée, ne s'intéresse pas beaucoup à la littérature québécoise, jugée trop difficile, trop moderne et le français québécois trop difficile à lire ?

Mais il est certain aussi que certaines maisons d'édition montréalaises font des efforts depuis quelques années pour se tourner vers le monde extérieur par une politique de traduction. C'est ainsi que VLB éditeur s'ouvre depuis 1984 aussi sur le Canada anglais qui avait publié des auteurs de la maison, et a une collection latino-américaine, dirigée par un Montréalais d'origine uruguayenne, Javier García Méndez. Mais la sélection d'un titre reste une question de qualité, non celle de la publication d'une autre solitude, poursuit Lanctot.

L'ouverture vers les écrivains venus d'ailleurs comprend aussi l'apprentissage de l'autre, nous dit Jean Royer. Cet autre qui n'est plus un ennemi comme l'Anglais, cet autre qui veut être nous. On décèle donc dans tout cela un impact provoqué par l'intégration et l'influence des écrivains venus d'ailleurs dont l'apport aura été le plus concret en poésie.

Ce qui m'aura agréablement surpris lors de mes entretiens, ce sont l'ouverture d'esprit, la lucidité des analyses et la chaleur humaine de mes interlocuteurs par rapport aux jugements portés sur l'apport des écrivains immigrants. C'est sans jalousie, sans l'ombre d'un parti pris, que mes interlocuteurs concluent que ces écrivains venus d'ailleurs ont acquis ou sont en train d'acquiescer leur place dans la littérature québécoise.

Ils participent ainsi, selon Lise Gauvin, à la transformation du pays, à une évolution marquée qui amorce actuellement une phase intéressante. Ce jugement final souligne de manière significative la place importante qu'accordent critiques, chercheurs, auteurs, éditeurs et acteurs sur la scène de la création littéraire du Québec aux écrivains immigrants qui prennent la parole en tant que Québécois.

Peter G. Klaus
Freie Universität Berlin

¹ Le terme «néo-québécois» est pris ici au sens restrictif d'immigrants ou d'enfants d'immigrants.

